

Alexis Nouss, dir. (1997) : *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin. Traductions critiques/Walter Benjamin's Essay on Translation. Critical Translations*, numéro spécial de la revue TTR, 10-2.

Marc Charron

Volume 45, numéro 4, décembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002221ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002221ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charron, M. (2000). Compte rendu de [Alexis Nouss, dir. (1997) : *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin. Traductions critiques/Walter Benjamin's Essay on Translation. Critical Translations*, numéro spécial de la revue TTR, 10-2.] *Meta*, 45(4), 679–682. <https://doi.org/10.7202/002221ar>

Alexis Nouss, dir. (1997): *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin. Traductions critiques/Walter Benjamin's Essay on Translation. Critical Translations*, numéro spécial de la revue *TTR*, 10-2.

Écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à la traduction allemande des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, l'essai sur la traduction de Walter Benjamin (« Die Aufgabe des Übersetzters ») figure sans conteste parmi les textes phares en épistémologie de la traduction. Jusqu'à la publication des retraductions anglaise et française qui paraissent dans ce numéro spécial consacré à Benjamin et à son célèbre essai, le public français

avait surtout eu accès à la traduction de Maurice de Gandillac (« La tâche du traducteur », 1971) et le public anglais, à celle de Harry Zohn (« The Task of the Translator », 1968). Pourquoi la nouvelle traduction de Laurent Lamy et d'Alexis Nouss, en français, et celle de Steven Rendall, en anglais, sont-elles si importantes et étaient-elles si nécessaires ? Tout simplement, peut-être, parce que la traduction et la traductologie sont au cœur même des préoccupations qui ont mené à la réalisation de ce numéro spécial sur l'essai de Benjamin. Outre le fait que les traductions proposées constituent de réelles « traductions critiques », on doit souligner que ce sont aussi les premières traductions « traductologiques », c'est-à-dire les premières à paraître depuis qu'il est possible de parler de traductologie comme discipline autonome, comme champ d'expérience et de connaissance à part entière (moment que plusieurs font remonter à la parution, en 1975, d'*After Babel* de George Steiner, qui, faut-il le souligner, a sans doute contribué plus que tout autre ouvrage à faire connaître l'essai de Benjamin).

En plus des nouvelles traductions française et anglaise de « Die Aufgabe des Übersetzers », on trouve dans ce numéro spécial deux articles consacrés à la réception de l'essai sur la traduction de Benjamin : l'article d'Alexis Nouss, consacré au domaine français, et celui de Susan Ingram, consacré au domaine anglais. Le numéro comprend aussi deux essais critiques sur la pensée traductologique et la philosophie du langage chez Benjamin, soit l'article de fond de Laurent Lamy et le non moins intéressant, quoique plus court, article de Steven Rendall. Enfin, en plus de sa nouvelle traduction et de son article critique, Rendall propose, sous forme de notes éparses, une lecture de « certains problèmes posés par la traduction faite par Zohn ».

Un des grands mérites de la traduction française de Laurent Lamy et d'Alexis Nouss, c'est qu'elle comporte un imposant appareil de notes explicatives dont plusieurs viennent éclairer certains passages souvent jugés obscurs chez Benjamin. En ce qui concerne la démarche épistémologique des traducteurs, les lecteurs qui connaissaient déjà l'essai de Benjamin dans ses versions traduites de 1968 ou de 1971 seront sans doute étonnés du choix de Lamy et Nouss d'avoir rendu (dans le titre mais non toutefois dans le corps du texte) le terme *Aufgabe* par « abandon » plutôt que par le plus prévisible « tâche » (pour lequel la version de Rendall opte aux deux endroits, à l'instar des traductions précédentes). Au fil de la soixantaine de notes, le lecteur saisit bien en quoi cette nouvelle version se veut « critique », en ce sens qu'elle ne se contente pas d'expliquer brièvement les raisons ayant motivé tel ou tel choix traductologique ou interprétatif, mais qu'elle contribue activement au « débat critique » sur l'essai de Benjamin en faisant intervenir les lectures, entre autres, de Paul de Man, de Jeanne-Marie Gagnebin, de Jacques Derrida et de Carol Jacobs. C'est au grand bénéfice du lecteur français qu'on doit désormais compter la traduction *critique* de Lamy et Nouss parmi les interprétations les plus éclairantes de la pensée traductologique et de la philosophie du langage de Benjamin.

Dans son article sur la réception de l'essai de Benjamin, Alexis Nouss fait remarquer qu'on a trop souvent eu tendance, dans le domaine français, à associer la pensée traductologique de Benjamin à un certain gnosticisme (duquel dériverait l'appui benjaminien à un littéralisme inconditionnel) et, par conséquent, à évacuer ce que Nouss appelle très justement le « souci historique » ou l'« historicité de la pensée langagière » du philosophe allemand.

Quant à l'ambitieux article de Laurent Lamy, intitulé « La déshérence du clandest-

tin : les rites de l'interprétation autour de l'essai sur la traduction de Walter Benjamin», il cherche à illustrer en quoi la pensée benjaminienne, notamment en ce qui a trait aux questions langagières, demeure en cette fin de siècle en « état de déshérence ». Lamy montre comment cette pensée se distingue des grands courants de la théorie de la réception (Jauss, Iser) et de l'herméneutique contemporaine (Gadamer). Pour ce faire, Lamy traite en détail des liens entre l'essai sur la traduction et l'essai de Benjamin intitulé « Sur le langage en général et sur le langage humain » de 1916. Comme Nous avant lui, Lamy insiste sur le fait que, chez Benjamin, « l'ordre du vivant [...] ne saurait être conçu en faisant abstraction de l'histoire ; de façon plus précise, c'est à partir de l'histoire que la sphère de la vie reçoit sa pleine et entière détermination » (p. 90-91), et donc que « [l]a visée du traducteur n'est autre que celle de l'historien, mais n'opère qu'à l'affût d'une tangence furtive, absolument passagère, qui vise l'affinité supra-historique des langues » (p. 146), ou encore « l'être-langue des langues » (p. 139), soit « à communiquer cela même qui ne se communique pas : la communicabilité » (p. 125). Reprenant les propos d'Éliane Escoubas, Lamy souligne que le refus de Benjamin de concevoir la traduction de façon « extensionnaliste et référentielle » est en fait une « critique de la raison communicative » (p. 138-139).

Dans l'article qui suit sa traduction de « Die Aufgabe des Übersetzers » (traduction qui s'intitule « The Translator's Task »), Steven Rendall confronte la notion de « traductibilité » à celle d'« itérabilité » (Derrida) à partir des liens inhérents qui existent entre la traduction et la citation. Rendall explique, par exemple, en quoi la citation constitue un mode de répétition idéal, un modèle de traduction mot-à-mot d'un original. C'est sous cet angle que Rendall entreprend de montrer pourquoi Benjamin privilégiait, sur le plan théorique, la méthode interlinéaire, qui, « en reprenant l'ordre des mots de l'original, libère ces derniers de leurs attaches logiques, syntaxiques et sémantiques » (p. 183), libération donnant lieu à son tour à une décontextualisation où la traduction, comme la citation, en vient à *nommer* ou à *mentionner* le texte de départ et, de ce fait, en traduit le *mot* plutôt que le *sens*.

Les deux derniers articles de ce numéro spécial consacré à Benjamin et à son essai sur la traduction sont « Notes on Zohn's translation of Benjamin's "Die Aufgabe des Übersetzers" » de Steven Rendall et « The Task of the Translator: Walter Benjamin's Essay in English, a *Forschungsbericht* » de Susan Ingram. Dans ses « notes », Rendall exprime essentiellement ses réserves face à la traduction de Zohn de certains passages clés, puis aborde en conclusion deux problèmes liés (dont le difficile et très commenté « die Art des Meinens ») à sa propre traduction, problèmes pour lesquels Rendall avoue ne pas être entièrement satisfait de ses solutions. Quant à l'article de Susan Ingram, il analyse la réception de l'essai de Benjamin dans le domaine anglais, depuis la parution de la traduction de Zohn en 1968 jusqu'aux plus récents travaux en traductologie. L'auteur présente le phénomène, qui s'étend sur une trentaine d'années, de la façon suivante : d'abord, la sortie du texte de Benjamin de l'obscurité à la suite de la publication d'*After Babel* de George Steiner ; puis, le « déluge théorique » qui succède entre autres à la lecture déconstructionniste de « Die Aufgabe des Übersetzers », dont les essais critiques, eux-mêmes déjà « canoniques », de Jacques Derrida et de Paul de Man ; enfin, la série de textes parus depuis 1992 (année du centenaire de la naissance de Benjamin), parmi lesquels on observe une quantité non négligeable de traductions anglaises soit d'ouvrages sur Benjamin (où sont abordées les questions de la traduction et de la philosophie du langage chez le philosophe

allemand), soit d'ouvrages en traductologie qui font une place importante à la pensée de Benjamin en matière de traduction (Ingram signale notamment la parution en 1992 de *The Experience of the Foreign: Culture and Translation in Romantic Germany*, traduction anglaise de *L'épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman, paru en 1984).

En terminant, j'aimerais souligner que ce numéro spécial est dédié à la mémoire de Robert Larose (1951-1997), co-fondateur de *TTR*, auteur des *Théories contemporaines de la traduction* (1989) et professeur de traduction à l'Université de Montréal. Je n'ai jamais eu l'occasion, malheureusement, de faire la connaissance de Robert Larose. Je sais toutefois qu'autour de moi, chez ceux et celles qui ont eu cette chance, son absence se fait encore vivement sentir.

MARC CHARRON
Université du Québec à Hull, Hull, Canada